Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 5 (2005)

Artikel: Poètes fribourgeois, écrivez!
Autor: Mugny, Laurence
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1048207

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Née en 1979 à Hennens, **Laurence Mugny** poursuit actuellement ses études en littérature française et en histoire de l'art à l'Université de Fribourg. Parallèlement, elle occupe une charge de sous-assistante pour le Département de français de l'Université et enseigne à l'Ecole du personnel soignant de Fribourg. Elle collabore également à la Commission culturelle de l'Université.

POÈTES FRIBOURGEOIS ÉCRIVEZ!

On a longtemps prétendu que la Suisse n'a pas connu de réel mouvement romantique. On en trouve pourtant des traces, notamment sous la plume de J. Cœur, qui écrivit dans «L'Emulation» entre juin 1845 et juin 1846. Son but s'avère original: il enjoint la population fribourgeoise à s'exprimer et à laisser libre cours à son talent littéraire caché. Mais ce personnage mystérieux intrigue: celui qui se veut le porte-voix du romantisme en pays de Fribourg se met à publier pendant l'été 1845 deux nouvelles à consonance classique, en complet décalage avec ses propres idées.

Celui qui signe J. Cœur ou J. C. apparaît à sept reprises seulement sous la rubrique «Littérature» de la revue. Il écrit un long article de réflexion littéraire, en trois épisodes, dans lequel il défend le mouvement à la mode, le romantisme, et son corollaire, le progrès social[1]. Parallèlement, Cœur gratifie ses lecteurs de deux nouvelles banales, *Ernest, vrai et simple récit* et *Jehan l'Ecolier*[2].

Comme on peut s'en douter, aucune famille fribourgeoise ne porte le patronyme de *Cœur*. Du moins les Archives de l'Etat n'en font aucune mention. Il pourrait s'agir d'un écrivain étranger, mais il nous semble plus plausible que *Cœur* soit un pseudonyme. En effet, certains de ses propos sont relativement courageux dans le contexte de l'époque: il ose vanter l'égalité des classes sociales; il appelle de ses vœux le progrès technologique et social. Bref, tout ce qui répugne les conservateurs encore au pouvoir. Dans sa *Notice sur la vie et les travaux de la Société d'Etudes de Fribourg*, Alexandre Daguet nous apprend que ce mystérieux J. Cœur est en réalité un certain Morard[3]. Mais nous n'en saurons pas plus. Même si les Archives du Collège Saint-Michel recensent un dénommé Claude Morard, sa trace se perd par la suite.

L'apologie du romantisme

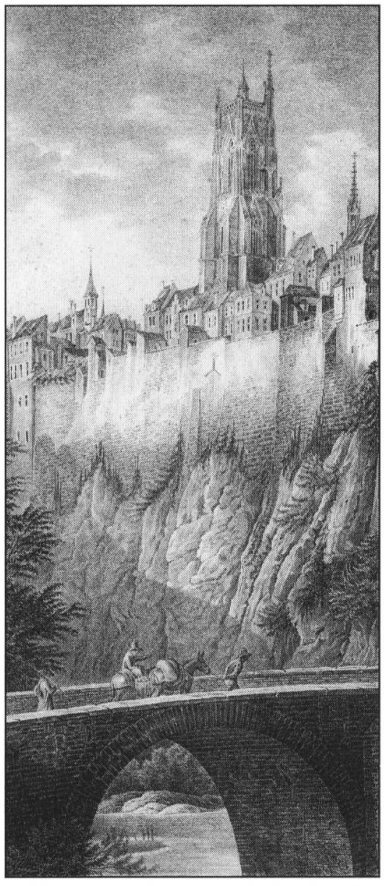
Dans son premier article, Cœur oppose les «vieux», c'est-à-dire les tenants du classicisme, à la

1 *L'Emulation*, N° 10, juin 1845, N° 20, février 1846 et no 16, juin 1846.

2 *L'Emulation*, N° 22, juillet 1845 et N° 24, septembre 1845 pour *Ernest, vrai et simple récit* et *L'Emulation*, N° 23, août 1845 et N° 24, septembre 1845 pour *Jehan l'Ecolier*.

3 Daguet, Alexandre: *Notice sur la vie et les travaux de la société d'Etudes de Fribourg, depuis sa fondation en 1838 jusqu'en 1854*, Fribourg, 1854, p. 17.

«Les questions littéraires ont toujours été des questions sociales; aujourd'hui, plus que jamais, le monde se tourne avec espoir vers une déesse qui doit finir l'ère de malaise et de fièvre, où la société se tord depuis plusieurs années». (*L'Emulation*, No 10, 1845, p. 298)



Fribourg romantique: le Pont du Milieu, la Grand-Rue et la cathédrale Saint-Nicolas. Dessin de D. Quaglio, Lithographie Weber, Leipzig, vers 1840.

nouvelle vague romantique. Il reproche aux premiers de ne pas innover et de se contenter de reprendre «l'édifice auquel des générations travaillent depuis des siècles, retouchant selon leur temps et leur génie»[4]. Il considère que le génie des auteurs classiques est étouffé par de trop nombreuses règles contraignantes et rébarbatives. Il critique également leur manque d'inventivité puisqu'ils restreignent trop souvent leur choix à des thèmes ressassés depuis trop longtemps et adaptés, avec plus ou moins de réussite, à leur temps.

Au contraire, la nouvelle génération de romantiques veut faire table rase en vue de créer quelque chose de nouveau. C'est un programme audacieux mais ardu. Et selon Cœur, le malaise du siècle dont parlent Musset et Chateaubriand découle de la tension qui existe entre les deux mouvances littéraires. A l'exemple du premier dans les *Lettres de Dupuis et Cotonet*, Cœur tente d'expliquer à ses lecteurs les caractéristiques des deux mouvements, afin que le peuple fribourgeois se fasse une opinion et, à terme, se rallie à sa cause.

Cependant, si l'on observe la situation française à cette même période, on se rend compte que les intellectuels de Paris sont davantage préoccupés par la querelle entre romantiques et réalistes. Les romantiques français ont déjà gagné la bataille contre les classiques, et ils se retrouvent maintenant dépassés par la nouvelle garde réaliste dont les figures de proue sont Balzac et Flaubert, plus tard Zola et Maupassant.

A la décharge de Cœur, il semblerait que ce retard soit symptomatique de l'ensemble de la Suisse francophone. Celle-ci paraît plutôt chercher à créer une littérature typiquement «romande», qui se distinguerait nettement de la littérature française par la mise en avant de valeurs traditionnelles et patriotiques. Ce romantisme «à la suisse» se caractérise par le choix de thèmes populaires et régionaux, associé à la montée d'un certain helvétisme et à la volonté de se créer une tradition propre[5]. Cette tendance est très bien illustrée dans *L'Emulation* par la série de Daguet intitulée *Illustrations fribourgeoises* (entre 1842 et 1845) ou par ses nouvelles *Conon d'Arconciel* (No 20, 1841) et *Le Duc de Zaehringen et le charbonnier* (Nos 13-14, 1843).

Malgré tout, Cœur n'a pas pour but d'exacerber la tension classicisme-romantisme et propose plutôt à l'ensemble de la littérature de s'unir pour évoluer en phase avec le monde social. En effet, pour lui, le propre de la société est d'agir et la littérature a pour mission de *chanter* ses actions. La littérature doit donc faire fi de ses querelles intestines et

4 *L'Emulation*, No 20, 1845, p. 299.

5 Francillon, Roger: *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Lausanne, 1997, p. 33.

prendre part à l'évolution. Il en découle alors un courant nouveau, celui d'une littérature en lien avec la réalité sociale: le «romantisme social». Ce nouveau genre est destiné à donner la parole à tous, afin que chacun puisse témoigner à sa façon de ses expériences et ainsi contribuer à la marche de la société.

Fribourg, bien sûr, n'échappe pas à cette nécessité universelle et c'est sans surprise que notre auteur appelle la population locale, quel que soit son niveau d'instruction, à s'exprimer. Le genre littéraire le plus adapté à cette démarche paraît être la poésie, confondue alors avec la chanson populaire. Comme le relève Cœur, grâce au romantisme, la forme poétique importe moins que le contenu: l'essentiel est donc ce que le poète dit et non pas de quelle manière il le dit. Ce principe ouvre ainsi la porte de l'écriture à chacun, ce qui constitue une innovation dans le paysage culturel régional de l'époque.

«[…] quand la société a crié: Liberté! La littérature a chanté la liberté […]. L'une a proclamé ce que l'autre accomplissait avec force et courage. C'est alors qu'elles ont pris naissance l'une de l'autre, qu'elles se sont ensemble renouvelées». (*L'Emulation*, № 20, 1845, p. 299).

L'éloge de la poésie sociale

Le second article de J. Cœur, qui explique le concept de poésie sociale, laisse longuement la parole à Olinde de Rodrigues en reprenant la préface de son recueil *Poésies sociales des ouvriers* (Paris, 1841). Rodrigues est un fervent défenseur du saint-simonisme, un courant idéologique qui aboutira au socialisme et qui dénonce l'exploitation de la masse des travailleurs par une minorité de patrons oisifs.

«Le Canton de Fribourg, qui compte des poètes, n'en compte pas moins de populaires ; il serait désirable que les talents fribourgeois écrivissent plus utilement, plus populairement. […] Le Canton en a besoin.». (*L'Emulation*, № 20, 1845, p. 302).

Rodrigues donne la parole aux ouvriers et publie leurs poèmes, dont deux sont cités par Cœur. Les ouvriers-poètes ont pour caractéristique de chanter la nature, le travail et la fraternité. Rien ne justifie donc l'appréhension et la crainte que montrent les milieux patronaux face à la force ouvrière. Notre auteur prend pour exemple la poésie d'une ouvrière en borderie qui voit dans la chanson un moyen de soulager les peines du travailleur. Cœur retranscrit également *Le Congrès des peuples*, texte d'un horloger qui incite à l'union et à l'entraide des classes et des peuples ainsi qu'à l'abolition de la guerre. Et J. Cœur s'écrie: «Vous voyez qu'ils sont pacifiques! Vous voyez qu'ils sont généreux, ces ouvriers! Ces *gens-là*, comme on les appelle dédaigneusement, ont du cœur et de l'intelligence.»[6]

«Nous serions heureux de voir les poètes fribourgeois chercher à étendre leur mission sociale, à faire comprendre à ceux qui nient l'utilité du poète, sa nécessité dans le monde.» (*L'Emulation*, № 20, 1845, p. 303)

Le pacifisme apparaît justement comme le leitmotiv du troisième article de J. Cœur. L'auteur est convaincu que la guerre des classes est l'ennemi du progrès social, tout comme il considère le conflit entre générations classiques et romantiques comme l'ennemi du progrès littéraire. C'est pourquoi il érige la paix en principe social: il suffit que le tra-

«Cette question n'est point pour nous une question politique, mais une question d'humanité.» (*L'Emulation*, № 16, 1846, p. 253)

6 *L'Emulation*, № 16, juin 1846, p. 253.

«Il faut donc que la Suisse prenne part à la marche éclairée de l'Europe. Nous construirons des chemins de fer, c'est bien, c'est très bien; mais nous n'oublierons pas d'attacher un fanal à nos locomotives pour éclairer leur route. Car la chute est facile à qui marche dans l'ombre.» (*L'Emulation*, No 16, 1846, p. 253).

Rodolphe Toepffer (1799-1846)

«Allons, poètes fribourgeois, vous savez écrire! Eh bien, suivez les conseils de la gracieuse et fraîche personne que vous venez d'entendre [Elisa Fleury]! Ecrivez selon les besoins propres au Canton, écrivez utilement et réservez vos mélancoliques rêveries pour le septième jour de la semaine.»

vailleur bénéficie d'un labeur régulier avec un salaire suffisant et que le riche soit assuré qu'aucune émeute ne viendra le troubler. J. Cœur affiche ainsi clairement un programme politique. Mais, afin de ne froisser personne et de ne pas s'attirer d'ennuis, il prend garde à cacher son propos sous un vernis littéraire et philosophique, attitude particulièrement évidente dans les deux premiers articles. On comprend dès lors l'insistance de Cœur sur le caractère pacifique de la force prolétaire: il ne faut pas la brimer car c'est d'elle que dépend l'évolution de la société vers le progrès. Par leurs bras, les ouvriers construisent la société moderne et par leurs poèmes, ils en chantent les louanges. En cas de conflit, cette belle évolution prendrait fin.

Contrairement à sa position dans le débat du romantisme, Cœur se situe dans l'avant-garde littéraire en prônant cette poésie sociale. On constate tout d'abord que le genre lui-même de la chanson connaît un vif succès dans les années 1830 et 1840, tant en France qu'en Suisse. Il apparaît également que de nombreux écrivains célèbres soutiennent le mouvement littéraire ouvrier: citons Victor Hugo et *Le dernier jour d'un condamné* (1829), George Sand, qui consacre un chapitre de ses *Questions d'art et de littérature* aux poètes-ouvriers et fait publier bon nombre de leurs œuvres.

Cœur innove également par rapport au milieu de *L'Emulation*, plutôt conservateur du point de vue social. On n'y trouve en effet aucune veine prolétarienne. Seule *La Lyre abandonnée* de Napoléon Vernier[7], un poème dénonçant le manque de temps du travailleur pour s'adonner à la poésie, peut se rapprocher des thématiques des poèmes cités par J. Cœur.

Il faut relever qu'avec cette mise en avant de la force ouvrière et laborieuse, Cœur s'intègre dans la ligne idéologique de *L'Emulation*, qui fait preuve d'un effort de vulgarisation et d'édification de la population fribourgeoise. On remarque encore que J. Cœur prend la parole à un moment où la revue fribourgeoise manque cruellement d'articles littéraires ou poétiques. C'est pourquoi il exhorte la population locale à prendre la plume. Mais celle-ci, composée principalement de paysans et d'ouvriers, ne peut pas se reconnaître dans un mouvement classique, enfermé dans ses règles et ses thèmes pédants. On comprend mieux ce qui pousse Cœur à soutenir le romantisme: ce mouvement redonne toute liberté pour les formes et accepte des héros populaires dans des cadres plus simples et plus ordinaires comme la nature ou les fermes. C'est donc par la nouvelle poésie, une poé-

7 *L'Emulation*, No 9, 1846, p. 141-142.

sie romantique et sociale, que le peuple fribourgeois pourra s'exprimer. Cœur en appelle à chacun, car la littérature doit suivre le progrès de la société et peut la sauver.

La contradiction

Dans les deux récits que Cœur propose dans la revue pendant l'été 1845, on s'attend légitimement à trouver la mise en pratique des préceptes littéraires qu'il défend dans ses articles idéologiques. Il n'en est rien, ou presque. En effet, les deux nouvelles se situent plutôt dans une veine classique avec quelques réminiscences de romantisme. *Ernest* est un récit embrouillé, aux rebondissements multiples, qui narre les déboires amoureux d'un jeune aristocrate, de passage à Fribourg. La jeune fille qu'il aime se révèle finalement être sa demi-sœur et l'homme avec qui il était en concurrence et qu'il a failli tuer lors d'un duel est son demi-frère. L'intrigue rappelle *La Vie de Marianne* (1731-1741) de Marivaux et *Le Fils naturel* (1757) de Diderot, bien que la fin choisie par Cœur ne soit pas, pour une fois, heureuse. Les personnages d'*Ernest* ressemblent à ceux du *Presbytère* (1832), de Rodolphe Toepffer, un écrivain suisse attaché au classicisme. Etrangement, la nouvelle de Toepffer sent plus le romantisme que celle de J. Cœur. En effet, ni le pittoresque de la mention de la ville de Fribourg et de son pont suspendu, ni l'émotivité du narrateur, ni la rébellion du héros contre la société et ses conventions ne suffisent à faire du texte de l'auteur fribourgeois un récit romantique.

On peut faire le même constat avec *Jehan l'Ecolier* qui raconte la rivalité entre un jeune clerc impulsif et un seigneur sans scrupule pour l'amour d'une naïve jeune femme. Les rebondissements sont trop prévisibles et le cadre reste celui d'un Moyen Age de convention. On est loin d'une représentation romantique de la période médiévale comme dans *Notre-Dame de Paris* (1831) de Hugo ou de *Rob Roy* (1818) de Walter Scott. De plus, le Moyen Age que l'on se plaît alors à mettre en scène en Suisse se borne aux hauts faits de l'histoire nationale, avec pour héros Guillaume Tell ou d'autres Confédérés. En revanche, l'influence classique de Diderot et de son *Jacques le Fataliste* (1796) est palpable dans la présence marquée du style dialogué de *Jehan l'Ecolier.*

Alors qu'au milieu du XIX^e^ siècle la France s'extasie devant la Suisse pour ses paysages, ses mœurs primitives, sa simplicité et son histoire, Cœur a rédigé des nouvelles trop parisiennes et trop artificielles. Il entreprend de

décrire un monde qu'il ne connaît pas, alors que c'est justement l'inverse qu'il conseille d'accomplir à travers sa présentation théorique de la poésie sociale: le poète parle mieux de ce qui lui est familier. Ce décalage entre les nouvelles et les principes explicités dans les trois articles idéologiques nous amène à supposer que Cœur ne cherche qu'à écouler d'anciennes productions ou à remplir les pages de la revue, et non pas à montrer l'exemple. Il n'est sans doute pas un écrivain à part entière, mais tout au plus un homme qui tente de diffuser ses idées dans le canton, en prenant soin d'éviter la censure ou les représailles du gouvernement.

Malheureusement, les appels véhéments de Cœur aux éventuels poètes fribourgeois ne semblent pas avoir porté leurs fruits. Aucune poésie sociale d'inspiration locale ne sera publiée par *L'Emulation*, qui fera d'ailleurs une pause quelques mois plus tard. On peut toutefois se demander s'il existait dans la région une population motivée par la poésie sociale, ou même un public désireux de la lire.

«Chansonnier, ta poétique ardeur
Peut donner un baume à la souffrance;
Songe bien que pour le travailleur
Un refrain d'espérance
Est presque du bonheur!

Qu'une impulsion généreuse
Guide ta plume ingénieuse;
Sur les maux par l'homme enfantés
N'arrête pas nos regards attristés.
D'une teinte couleur de rose
Retrempe notre esprit morose,
Et que ta muse aux frais atours,
Ainsi que la fauvette annonce les beaux jours!
[...]
Mme Elisa Fleury, ouvrière en broderie»
(*L'Emulation*, No 10, 1846, p. 159)